L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Entre les rues Bienville et Conti.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 28 OCTOBRE 1862.

BUREAUX, No. 73 rue de Chartres.

Nouvelle-Orléans:
MARDI MATIN, 28 OCTOBRE.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par E. Roger & Co., 19 et 21, Vieille-Levée,—Grande vente de marchandises sèches, étrangères et sanitaires, etc.

Par R. M. Montgomery, au du Camp No. 87.—Beaux meubles, glaces, etc. Résidence du magasin No 5, rue Front levee.—Maïs, avoine, son, foin, jambons, etc.

Par E. M. Jacob,—La bonne chaloupe de barbier, rue St-Charles, à côté du théâtre.

Par D. F. Murphy, à 11 heures, dans la rue des Magasins, No. 47.—Faïne, plats et ôtés et divers.

Par Hudson & McLean, à 10 heures et demie, à leur magasin d'encan, rue des Magasins, No 19,—Fermes jambons, saindoux, etc., &c.

Par R. Scott, à 10 heures, dans la rue des Magasins No. 51,—Faïne, mapiewaux, beurre, fruits secs, vin rouge, vin blanc, &c., etc.

Visite des Français à l'amiral.

Ainsi que nous l'avions annoncé, un nombre considérable de résidents français se sont rassemblés sur la place Jackson, hier vers midi, et se sont dirigés vers le consulat de France où l'on savait que l'amiral était en ce moment. Environ trois mille français en président aux hommes du consulat, une commission, composée des colonels Ferrier, Arlignes et Manin et de plusieurs autres officiers des anciens corps français s'est présentée au contre-amiral Reymaud, et le colonel Ferrier lui ayant exposé en quelques mots l'objet de la visite de ses compatriotes, l'amiral lui a répondu avec une cordiale bienveillance et l'a prié de les remercier en son nom, et de leur dire combien il était sensible à ce témoignage tout spontané de sympathie. L'amiral, ayant pris sur le balcon, a salué à la foule qui l'a acclamé et qui s'est dissoute tranquillement, séparée aux cris de "Vive l'Amiral", "vive l'Empereur", "vive la France!"

Le dernier steamer d'Europe.

Le steamer *Hibernian*, parti de Liverpool le 2 octobre et de *Londonderry* le 3, est arrivé au cap Ricerle 12 courant; les journaux de New-York du 13 reçus à la Havane contiennent le résumé des nouvelles qu'il a apportées.

On disait de nouveau que l'Angleterre avait représenté au gouvernement français la nécessité de l'évacuation de Rome. Le grand meeting populaire qui a eu lieu dans Hyde Park, à Londres, pour faire une manifestation de sympathie en faveur Garibaldi, s'est terminé par des désordres et la tumulte, à cause de quelques vivats pour le Pape qui y ont été poussés.

Les nouvelles de la santé de Garibaldi sont bonnes. Le bruit circule de nouveau qu'il y aura une amnistie en faveur de Garibaldi et de ses compagnons d'armes.

On croyait à Paris que la ville de Mexico serait le premier novembre au pouvoir des Français. A la Bourse de Paris le 3 oct. finit à 70 f. 20 c.

L'EXPEDITION FRANÇAISE AU MEXIQUE.—Les nouvelles reçues à la Havane des îles Canaries vont jusqu'au 27 septembre.

Du 11 au 27 septembre on avait vu passer à Ténériffe les navires de guerre à hélice français: *Hogram, Brestoise, Uhu* et *Souverain*; les vapeurs *Allier, Albatros, Montezuma, Vauban, Aube, Gomer*, et *Ariège*, et le steamer anglais *Bahiens*. Ces bâtiments transportaient au Mexique 7515 hommes et 1400 chevaux.

VALEUR DU STEAMER *Blanche* ET DE SA CARGAISON.—Le *Diario de la Marina* du 17 octobre donne les détails suivants à ceux que nous avons déjà donnés dans notre édition du soir sur la prise et la destruction du steamer anglais *Blanche* par un croiseur américain dans les eaux espagnoles:

Le vapeur anglais *Blanche*, brûlé près de la plage de Mariamo par ordre du commandant du vapeur des Etats-Unis *Montgomery*, était un steamer en fer et avait coûté ici $50,000. Il portait 583 balles de coton, dont le prix estimé à 20 cents la livre, donne un total de $131,175 pour la cargaison seule. Les pertes éprouvées par l'équipage, etc., etc., peuvent être portées sans exagération à $19,000. Ce qui ferait que l'attentat commis par le commandant du *Montgomery* coûtera au gouvernement des Etats-Unis environ cinquante cent mille dollars.

Le vapeur *Blanche*.....	$50,000
Les 583 balles de coton.....	131,175
Pertes éprouvées par l'équipage, etc..	19,000
Total.....	$200,000

—Nous lisons dans le *True Delta* d'hier soir: Nous apprenons que les guérillas ont traversé la rivière jeudi à Donaldsonville, qu'ils ont mis le feu à la maison du Dr. Cottman et ont tout détruit sur son habitation. On a rencontré hier sa femme et ses enfants fuyant le long du fleuve pour chercher un abri.

LE STEAMER ALABAMA.—Une dépêche de Lisbonne du premier octobre dit que la corvette fédérale *St-Louis* était partie de ce port pour se mettre à la poursuite du steamer confédéré *Alabama*, dont nous avons relaté les opérations dans le voisinage des îles Açores.

ENVOI DE L'ESCADRE FRANÇAISE AU JAPON.—Nous voyons dans les dernières nouvelles d'Europe que l'ordre avait été envoyé à l'escadre française de la mer de Chine de se rendre au Japon, à cause de l'attitude menaçante des autorités contre les étrangers.

NOUVELLES DE MATANZAS.

La Aurora de cette ville, du 12 courant, raconte le fait suivant:

HORRIBLE ASSASSINAT.—Cinq Asiatiques de l'habitation de D. Mauricio Quintero ont assassiné, à la pointe du jour, le 4 du courant, un de leurs camarades nommé Felipe. On trouva le cadavre percé de plus de plus de vingt blessures, la plus grande partie sur la tête et le visage. Les Chinois qui ont exécutés ce crime odieux, et dont les noms sont les suivants: Elias, Eugenio, Ramon, Marcelino et Luis, ont été arrêtés dans la même matinée du jour le chemin de la Union de Reyes, près de la plantation d'El Cornen. Eux, s'avouant coupables, disent qu'ils n'étaient poussés à cet acte cruel et barbare parce qu'ils les contraignait trop. Il lui avaient pris une petite de l'argent reçu par lui en sa qualité de sous-majoral (second économe). Le lieutenant du chef de parti de Sabarilla, Don Emiliano Montes, a procédé tout d'abord à une instruction sommaire, puis il a fait remettre les prévenus dans la prison de cette ville, où l'affaire sera jugée à l'alcadia mayor du district du Sud.

VINS ROUGES ET BLANCS.—M. A. Verseuil, No 21 rue Conti, a reçu de Bordeaux, plusieurs centaines de barriques d'excellents vins rouges et blancs. Il les vend aux prix les plus modérés de la place. Voir aux avis.

PROVISIONS.—Nous appelons l'attention des familles sur les articles de subsistance que M. P. M. Toussé, 128 Tchoupitoulas, met en vente. Il a un magasin de la farine, du riz, du jambon, &c., le tout de choix et à bon marché. Voir aux avis.

VINS, SARDINES, &c.—La maison Lanata frères, et avantageusement connue dans notre ville, augmente tous les jours, malgré la difficulté des temps, son beau stock de provisions pour familles. Ces provisions sont invariablement de qualité supérieure. Voir aux avis.

MAISON AVET.—Voir plus loin la liste des articles que la maison Avet, 3 et 5, Vieille Levée, offre à ses clientes et au public.

Aspect de Washington.

Nous trouvons dans le *Philadelphia Bulletin*, le fait suivant de Washington et de ce qu'est aujourd'hui la capitale des Etats fédéraux:

La ville fédérale présente maintenant un aspect assez semblable à celui de l'année dernière à pareille époque, lorsque elle était menacée par les rebelles de Manassas et d'autres collines sur la rive opposée du Potomac. Les rues sont pleines de soldats et les hôtels sont pleins d'équipelettes; l'avenue est bloquée par les batteries mouvantes, les wagons d'armes, les escadrons de cavalerie et les régiments d'infanterie. On a multiplié les hôpitaux pour les soldats blessés qui y trouvent au nombre de 20,000. Les Capitole lui-même, avec ses gros murs et son dôme élevé, est rempli de volontaires malades et blessés. On a l'intention de les transporter ailleurs, car l'humidité de la bâtisse en fait une pépinière malsaine pour un hôpital. La boulangerie occupe encore le rez-de-chaussée. Des magasins rouges de marbre couvrent encore les terrains du Capitole, et on entend toujours retentir le clacquet et le sabre. Des fédérales, on voit le Potomac rouler ses ondes bleues et calmes, et les travaux de terrassement font contraste avec les vertes forêts des collines environnantes. Sur la chaîne fort flotte du pavillon, et on voit des villes de tentes sur des éminences et des plaines sans nombre. Sur toutes les routes, le long des chemins de fer et près des ponts, sont placés des piquets et des sentinelles en uniforme bleu, et on peut s'imaginer à peine que tout ce déploiement de pouvoir militaire soit le résultat d'un an et demi de guerre. Des dix-huit mois de bataille ont valu au président une garde du corps de cavalerie, qui s'étend jusqu'à la Maison Blanche tous les après midi et accompagne le premier, magistrat au Soldiers' Home, où un autre détachement de soldats l'entoure de ses baïonnettes loyales. Il n'y a pas maintenant un nombre extraordinaire de nègres à Washington; seulement quelques-uns qui n'y trouvent sont affreusement nus et outrageusement grossiers. En viennent évidemment des plantations de la Virginie, dont les vagues de la guerre les ont transportés au-delà des limites du vieux domaine sous les tropiques.

FEUILLETON.

LE COMTE FEDOR.

(SUITE.)

Notre chasse avait été passablement heureuse. Chacun de nous avait quelques perdrix dans son havre-sac. Je proposai au comte Fédor de prendre le bon bout de la promenade en retournant dans le bois couvert qui se versant sur des collines. Nous quittâmes les plateaux et nous nous dirigeâmes vers une fontaine assez éloignée encore, mon compagnon avait appréché la veille l'excellence de l'eau et le pittoresque du site.

La fontaine coulait d'un terre que dominaient trois olivier, et que d'énormes mûriers entouraient comme des aïeux vénérables. L'eau fraîche, cristalline, suivait une longue cuvette de pierres taillées qui aboutissait à un grand bassin. La règle servait d'abreuvoir aux troupeaux quand ils revenaient le soir des pâturages. La fontaine, entée sur une pente douce, était à limite des bois couvrant les collines et des prés, ouvrant la vallée, où l'eau allait courir en liberté, mêlant son affluent à une petite rivière. Autour de la source et tout le long du conduit le terrain était sablonneux. Près du bassin, des crocus abondans entremêlaient leurs fleurs vertes. Le lieu était solitaire, frais et ombragé par de beaux arbres. Quelques grandes pierres, polies et jaunies par le soleil, se montraient à plat sur le sol; elles servaient en quelque sorte de tables aux bergers lorsqu'ils dominant du haut de leurs rocs, on eut que le sel est indispensable au bétail, quand il a les dents agacées par le broutement des herbes acides.

Nous arrivames à la fontaine au moment où le soleil, au plus haut de ses course, dardait ses rayons perpendiculaires sur les bois. Le comte Fédor s'arrêta près du plus élevé que de se désaltérer. Je me suis hâtée et de son fusil, tandis que nos chiens lampaient l'eau courante avec avidité. Tout à coup j'entendis mon ami jeter un cri; je courus à lui et je le vis immobile à l'ombre d'un chêne, un face d'une large pierre plate, près de la source, et contemplant deux objets très rares dans cette solitude, et oubliés probablement au moment d'une fuite.

—Regardez donc! s'écrie-t-il, c'est à ne pas croire!

En même temps, se penchant sur la pierre, il ramassa une ravissante cravache en cuir élégant mouchoir de batiste, brodé d'une couronne à l'un du sec coins.

Je m'approchai. Le comte me tendait le mouchoir en fixant sur moi des regards ardens et interrogateurs.

—A qui donc peut appartenir ceci? me demandait-il enfin d'une voix altérée.

—Mais je vous jure que je n'en sais rien, mon cher comte, et vous me voyez aussi étonné que vous.

—Cette cravache est d'une élégance merveilleuse, reprit-il. Voyez cette poignée tressée de fils d'or et cette grosse émeraude servant de bouton au pommeau. Voyez la finesse idéale de ce mouchoir, et remarquez l'enivrant parfum qu'il exhale; mais quelle princesse ravissante ou quelle fée avez-vous donc pour voisine, mon cher ami?

Je ne répondais pas, examinant avec une extrême attention les objets oubliés près de la fontaine. Le comte Fédor se mit à regarder le sable, et tout à coup il s'écria:

—Voici des traces de fer de cheval et les empreintes d'un pied de femme sur le sable. Oh! ce pied divin, d'une finesse, d'une élégance; un pied d'Andalouse ou de Bordelaise!... Cette femme est descendue de cheval pour boire à la fontaine, probablement. Voyez, mon ami, les empreintes de ses bottines; le talon de la bottine gauche était gêné d'un éperon. Le sable vous le dit. Cette écuyère, d'une beauté incomparable, l'en suis sûr, aura été avertie de votre arrivée par nos coups de fusil; elle se sera levée, élancée à cheval en toute hâte, oubliant sa cravache et son mouchoir, déposés sur une de ces pierres. Voilà l'histoire.

—Voilà le roman, reprit-je. Vous arrangez tout cela en poète. Cette femme d'Andalouse ou de Bordeaux (les pays aux petits pieds) est peut-être une Allemande bien positive. Cette fée est peut-être une grosse Bavaroise.

—Ah non du ciel! s'écria-t-il, ne gâtons pas mon rêve. Ah! cette blonde! le sourd blanc par quel chemin s'est enfuie cette femme.

Et le comte, prenant avec lui ses chiens, leur montrait les empreintes des autres chiens, et les excitait à suivre la voie, au flair.

—Est-ce que vous allez vous mettre à courir avec vos chiens sur le tracé? m'écriai-je.

Et pourquoi non? demanda le jeune exalté de mes amis.

—Quelle folie! répondis-je à mon tour; cette femme à cheval est peut-être déjà à trois lieues d'ici; galopant vers son logis qui se trouve peut-être à une journée de cette fontaine. Et l'aurez-vous? Et pourquoi? De deux choses l'une, ou la belle inconnue aura pu de vous gagner chez moi la cravache et le mouchoir oublié, ou bien elle revendra de vous gêne chercher chez moi la cravache et le mouchoir oublié, ou bien elle revendra de vous gêne chercher chez moi la cravache et le mouchoir oublié, ou bien elle revendra tout cela comme suspect et dangereux.

—Vous avez raison, murmure-t-il. Allons déjeuner plus loin sous les chênes verts et cueillez par les bruyères. Je reprit-il. Allons déjeuner plus loin sous les chênes verts et cueillez par les bruyères. Je reprit-il. Et ainsi nous nous en allâmes, comme ces deux, comme d'un affût, nous observerons tout.

Nous prîmes en partit très sage et qui ne manqua pas de chances de succès.

Une heure s'écoula. Mon ami mangeait avec distraction et visiait son fusil de vin tandis cesser du darder ses regards au loin sur la fontaine. Je prie le pard de m'endormir sur les bruyères et les chiens aussi. Quand je me réveillai, je me trouvai plus le comte Fédor. Il serait aux environs, dérivant un grand cercle, comme un lion qui rôde sous bois. Quand il revint me rejoindre, mon résolution était prise et la chasse manqué. Je voulais regagner l'habitation; lui était déterminé à monter si garde jusqu'à la nuit. En vain je voulais le détourner. Il me prit avec violence de ne pas le contrarier, et quand le soir arriverait de lui envoyer des vivres, ces deux chevaux et son domestique avec un porte-manteau bien garni. Sa tête était montée à un diapason élevé; il voulait parcourir tous les environs immédiatement pour découvrir l'amazone inconnue.

Je le supplie de ne pas faire cette folie, on d'attendre au moins jusqu'au lendemain, lui faisant remarquer l'extravagance de son entreprise dans la nuit.

—Vous passerez pour un aliéné dans tout le pays, lui disais-je. Voyez-vous d'ici la rigueur ou la colère de nos excellents voisins de campagne, quand on viendra leur apprendre, au milieu de la nuit, qu'un chevalier errant, suivi de son écuyer, vient s'informer de ses dulcinées dans leur habitation!

—Cela n'est égal, reprit le comte, je fouillerai les châteaux et les chaumières.

—C'est-à-dire, repris-je, que vous forcerez arrêter par la gendarmerie qui vous amènera à la préfecture et à la chef-lieu d'arrondissement.

On ne rosée plus le guet, de notre temps, mon cher comte.

—Non, mais on a des *revolvers* pour résister à une injuste agression.

—Médicaude! mais vous vaut rien, ce n'est pas possible!

Je vis bien que tous les raisonnements du monde ne fondraient comme neige aux flammes de cette imagination surexcitée. Je pris le parti de céder, du moins en apparence, espérant bien que l'impatience et le découragement feraient vaincre le comte et le ramener vers le déclin du jour. Je me chargeai des deux bêtes, et, ayant pris chiens, laissant au comte les chiens, et je repris mon chemin vers mon logis, abandonnant ma fontaine et ses trois olivier au point que chercher d'aventure. Il est bien entendu qu'il avait gardé précisément la cravache et le mouchoir brodé.

Comme je l'avais prévu, le comte Fédor ne la chute du jour, et d'un des plus beaux jours d'automne, vers le château, au petit pas, escorté de ses chiens de chasse et surtout de ses rêveries. Le lui avais envoyé son dîner à la fontaine, mais je m'étais bien gardé de lui envoyer ses chevaux. Je m'attendais à une algarade, il n'en fut rien. Le rêveur s'arrêta sur l'entre-près de la ferme et d'où on découvrait un immense paysage. Il regardait avec mélancolie le troupeau qui rentrait à la bergerie, les grandes charrettes chargées de sainfoin arrivant des terres basses, les paysanes laqueloctiennes, avec et brunes, portant des paniers sur la tête, ce qui rendait les silhouettes pittoresques; puis, relevant le front, il contemplait avec amour la pureté du firmament, dont les étoiles se mêlaient aux nuances orangées d'un crepuscule splendide. Quand les ombres bleuâtres eurent envahi tout le paysage, mon hôte rentra à l'habitation où il fut étendu dans une salle à manger, avec du café, des cigares et de longues pipes turques, qu'il n'avait lui-même, dans le temps, rapportées de Constantinople. Je remarquai le calme de son allure et la douceur de son physionomie. Il s'assit dans un fauteuil et appuya sa tête contre le dossier, sans articuler une parole je crus qu'il allait s'endormir. Il vit cervais du café. Il me remercia plus en silence et se mit à boire lentement; allumant ensuite une pipe, il me tendit la main.

—Vous avez raison, mon ami. Demain, je ne ferai plus de folies. Je ne suis pas fou, mais vous vous ressemblez beaucoup d'humeurs gens. Mes vous faites toujours toute en [illegible] Mes fureurs marquées par de grandes [illegible]

—Vous faites toujours toute en action, mon cher comte; il serait peut-être temps d'entrer dans le positif de l'existence. Tout homme doit se préparer à un avenir plus sérieux que n'a été son passé.

Je vous jure, répondit-il, que, dans mes courts de jeunesse, le sérieux n'a jamais manqué. Chez moi des mêmes passions a toujours été double d'une exaltation, croyez-le bien. Ah! j'avais encore vingt ans!.....

—Que feriez-vous?

—Moi! le contraire de ce que j'ai fait, de la prose en action. Mais à quoi bon les jérémiades! Me voilà destiné à n'être jamais heureux. Acceptons, et vogue ma galère!

Il prononça ces dernières mots avec un accent douloureux qui détonait au chagrin vulgaire. Mais dont le poète l'accablait. Je risquai quelques questions. Il se cabrait ou ne répondait pas.

—Parlons, lui dis-je enfin assez brusquement, parlons que la rencontre de ce matin a éveillé en vous un souvenir mordant, une douleur vive.....

—Ah! sang et tonnerre, s'écria-t-il, vous saguerez trop sûrement votre parti.

—Depuis quatre ans, mon cher comte, que vous est-il donc arrivé de si malheureux? Est-ce un secret que vous ne pouvez confier même à l'amitié la plus loyale?

—Non, reprit-il, je me tairai, j'aurais trop de honte de moi-même en vous faisant certains aveux.

—Parlez, comte Fédor, au nom du ciel et de notre amitié éprouvée.

—Vous le voulez? dit-il, et je perds votre estime!

—C'est impossible. Vous! avoir manqué aux sentimens d'honneur, de delicatesse! Allons, donc!

—Mon ami, reprit-il d'une voix terrible et en frappant du poing sur la table, puisque vous m'y obligez, je me suis rendu coupable d'un crime.....

Une minute de silence succéda à ces paroles. Ecrasé de surprise, je regardai le comte. Mais lui, loin de baisser les yeux devant les miens qui l'interrogeaient, releva plus haut le front et me dit avec une monotonie terrible:

—Le crime que j'ai commis n'est pas punissable de la loi humaine, mais devant Dieu et ma conscience, c'est un crime. Maintenant, si vous voulez m'écouter, je suis prêt à tout vous dire. La nuit est calme et sereine, le château est hospitalier, les portes sont bien closes, nos gens ne viendront qu'à notre appel, vous avez entendu mes récits. Je vais rappeler mes souvenirs et vous confier l'histoire de ma vie depuis quatre ans. Si je meurs avant vous (ce qui est très probable), vous écrirez ces confidences comme renseignement pour ceux dont le cœur ne serait pas tout à fait perverti par les vices et les travers de la société.

A continuer. JULES DE SAINT-FELIX.

BULLETIN COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS,
Lundi soir, 27 octobre 1862.

Le mouvement a été très faible aujourd'hui. La demande de faiture et de *provisions* est modérée; mais le prix du stock est très ferme. On s'attend à une nouvelle hausse sur les *Sucres* à l'arrivée des premiers canots dès maintenant diminuée.— Le marché est dépourvu de sucre et l'approvisionnement de mélasse est extrêmement faible.

COTON.—Il a été de 115 balles à 44 vendu à Pelican hier ou avant hier comme suit: 8 balles à 58 cts, 19 à 54½, 10 à 50, 17 et 25 à 50, 2, 7 et 9 à 51, 1 à 55 et 2 balles de rammées à 30 cts la livre.

MELASSE.—Il en a été reçu un peu, mais la plus grande partie pour l'exportation, disent-il. Il s'est vendu, aujourd'hui 70 barils de excellente mélasse à 42 cts et la moyenne pour 100 barils environ; pour la partie de première mais à 39½ cts en fûts et 40 cts le choix.

SUCRE.—Il n'y a pas presque pas sur le marché, et de premier et de seconde main. Les arrivages de la Lousiane semblent complètement suspendus.

RIZ.—Les *mets* du Nord en détaillé à 5½ à 6 et 6½ cts.

CAFE.—Il ne se vend que de petits lots à 29 cts le Rio, avarié et 30 cts le Javari le Laguayra en bon état. Le stock est très faible.

WHISKY.—Le whisky fait de jusqu'à la fontaine est détaillé à $1 40 et le whisky fait de grains à $1 25 le gallon.

ORAGSE.—La prime en barilles est détaillé à 12 à 12½ cts.

BACON.—Les épaules et les plats-côtés fumés se détaillent à 8 à 10 cts et les jambons fumés au sucre à 15 cts et 17 cts la livre.

MAIS.—En gros, $1. Détail, $1 05 à $1 10 le boisseau.

AVOINE.—En gros, $1. Détail, $1 10 le boisseau.

SON.—$2 50 le 100 livres.

FOIN.—De petites transactions à $61 5 à $62 50 le tonneau de foin du Nord.

FARINE.—Détail, $5 25 à $5 14 le baril de bon extra.

—Vente à Pensacola —200 barils bon extra à 7 50 à 8; 200 sacs maïs à $2 22 et 50 cts et un petit lot d'avoine à 50 cts le boisseau.

LISTE MARITIME.

Port de la Nouvelle-Orléans.

EXPEDIES HIER.

Barque Pamelia, Allen, New York.

ARRIVES HIER.

Goelette anglaise Planet, Chandler, Matamore avec 75 passagers.

Steamboat Louisiana Belle, Alexander de la Côte.

Steamboat Bienville, McQuoid, de Donaldsonville.

Steamboat Empire Parish, Morris, Donaldsonville.

Steamer Lord William, Donaldsonville.

Steamboat Blue, Philden, des Voies.

EXPORTATION.

New York—Par le bateau à vapeur Pamelia—9 boucaults tabac, 24 balles coton, 157 boucaults sucre, 35 balles mousse, 23 barres rondes, 323 barils mélasse, 16 sacs marchandises.

IMPORTATION.

Havane—Par le steamship Cuba—1 colis marchandises, 55 barriques vin à Avendano Bro — 1 colis marchandises à Roca—10 colis et Jacob Barker — 96 barils cigarettes E Trelogrus — 18 do do Rosalie & Bro — 183 colis marchandises G H Holmes—193 barils bière Pratts colis marchandises G H Holmes—271 caisses coutiers Flagg & Vinces—20 do Denis & co—40 do Patjo & Brunson — 6 caisses cigares G Bickenbrath — 1 colis marchandises J Gaurlie — 4 caisses serrures S Fratt—240 étagères Levy & Dieter—1 colis marchandises Munny, Sutton & co—1 do do J H Palm—4 do do G Lewis—3 do do Fernandez & co—1 do do Wm J. Payne—1 balle tabac J L Garcia—10 barriques fruits J Mayer—7 caisses cigares, 1000 do, 2 barils cigarettes, 2 barriques vin, 50 caisses papier, colis marchandises, à ordre.

PRODUITS RECUS

De la Côte—Par le steamboat Louisiana Belle—142 barils oignons, 5 8 Burbank — 46 barils malaga, le M Torrey.

EDITION D'HIER SOIR.

NOUVELLES DU NORD de deux jours plus récentes.

NOUVELLES D'EUROPE jusqu'au 3 octobre.

NOUVELLES DU MEXIQUE.

SAISIE DU STEAMER ANGLAIS "LA BLANCHE" DANS LES EAUX ESPAGNOLES.

ARRIVEE DU STEAMER CUBA.

Le steamer espagnol *Cuba*, commandant Burgueno, parti de la Havane le 21 courant, est arrivé ici ce matin de la quarantaine. Il amène les passagers dont les noms suivent:

MM Josso Norra, F. Parmald, Jose Rivas Castano, Ramon Estiva, Juan Conget, José Rivas, Juan Preto, Charles C. Aymar, Luce Vionnet, Juan Adel Felgo, Juan Pastrame, N. L. Bruce, M. Hazó, George.

Nouvelles du Nord.

Par l'arrivée du steamer *Cuba* nous avons reçu des nouvelles du Nord de deux jours plus récentes.

Le steamer *Eagle*, parti de New-York dans la soirée du 13 octobre, était arrivé à la Havane le *Diario de la Marina* a publié dans les journaux qu'il a apportés les nouvelles suivantes:

Le New-York *Express* du 13 contient une dépêche de Cairo du 7, ainsi conçue:

L'expédition partie de Memphis dimanche pour la rivière Wolf, a quelques milles au-dessus de Germantown, est revenue après avoir surpris un camp confédéré, où il y a eu 4 Confédérés tués, 14 blessés et 50 faits prisonniers. Les Fédéraux ont pris en outre des chevaux et des armes.

Baltimore, 13 octobre—Le capitaine Grier Tallmadge, du 2e d'artillerie des Etats-Unis, quartier-maître à la forteresse Monroe, est mort samedi soir; son corps a été envoyé à sa famille. Il y a eu hier une forte bourrasque à la forteresse Monroe.

Marché de New-York—Le même journal parlant des transactions commerciales qui ont eu lieu le 13 au matin à New York, dit que le coton était ferme et qu'on avait vendu 1000 balles, à 58 cents pour le middling Uplands. Les céréales étaient actives et en hausse; le change sur Londres avait encore hausse; or, le 11 il était déjà à 1 43.

Les élections au Nord.

Les partis au Nord deviennent de plus en plus déterminés, et tout indique que la campagne politique du 4 novembre sera très contentée. Les démocrates de New-York en sont unis et désespérent battre leurs latéraux adversaires par de fortes majorités. La position publique est très tendue et les démocrates et les radicaux font, sans relâche, une opposition sourde à l'administration.

Nouvelles du Kentucky.

Les journaux du 13 publient des dépêches télégraphiques du Kentucky dont voici quelques extraits:

Des dépêches de Louisville du 12 mentionnent le combat qui a eu lieu le 11 à Harrodsburg, et qui a été représenté comme plus sanglant que le rapport ne l'avait annoncé. Le général Morgan avait envoyé son dîner à la fontaine, mais je m'étais bien gardé de lui envoyer ses chevaux. Je m'attendais à une algarade, il n'en fut rien. Le rêveur s'arrêta sur l'entre-près de la ferme et d'où on découvrait un immense paysage. Il regardait avec mélancolie le troupeau qui rentrait à la bergerie, les grandes charrettes chargées de sainfoin arrivant des terres basses, les paysanes laqueloctiennes, avec et brunes, portant des paniers sur la tête, ce qui rendait les silhouettes pittoresques; puis, relevant le front, il contemplait avec amour la pureté du firmament, dont les étoiles se mêlaient aux nuances orangées d'un crepuscule splendide. Quand les ombres bleuâtres eurent envahi tout le paysage, mon hôte rentra à l'habitation où il fut étendu dans une salle à manger, avec du café, des cigares et de longues pipes turques, qu'il n'avait lui-même, dans le temps, rapportées de Constantinople. Je remarquai le calme de son allure et la douceur de son physionomie. Il s'assit dans un fauteuil et appuya sa tête contre le dossier, sans articuler une parole je crus qu'il allait s'endormir. Il vit cervais du café. Il me remercia plus en silence et se mit à boire lentement; allumant ensuite une pipe, il me tendit la main.

—Vous avez raison, mon ami. Demain, je ne ferai plus de folies. Je ne suis pas fou, mais vous vous ressemblez beaucoup d'humeurs gens. Mes fureurs marquées par de grandes [illegible]

—Vous faites toujours toute en action, mon cher comte; il serait peut-être temps d'entrer dans le positif de l'existence. Tout homme doit se préparer à un avenir plus sérieux que n'a été son passé.

Je vous jure, répondit-il, que, dans mes courts de jeunesse, le sérieux n'a jamais manqué. Chez moi des mêmes passions a toujours été double d'une exaltation, croyez-le bien. Ah! j'avais encore vingt ans!.....

—Que feriez-vous?

—Moi! le contraire de ce que j'ai fait, de la prose en action. Mais à quoi bon les jérémiades! Me voilà destiné à n'être jamais heureux. Acceptons, et vogue ma galère!

Il prononça ces dernières mots avec un accent douloureux qui détonait au chagrin vulgaire que le poète l'accablait. Je risquai quelques questions. Il se cabrait ou ne répondait pas.

—Parlons, lui dis-je enfin assez brusquement, parlons que la rencontre de ce matin a éveillé en vous un souvenir mordant, une douleur vive.....

—Ah! sang et tonnerre, s'écria-t-il, vous saguerez trop sûrement votre parti.

—Depuis quatre ans, mon cher comte, que vous est-il donc arrivé de si malheureux? Est-ce un secret que vous ne pouvez confier même à l'amitié la plus loyale?

—Non, reprit-il, je me tairai, j'aurais trop de honte de moi-même en vous faisant certains aveux.

—Parlez, comte Fédor, au nom du ciel et de notre amitié éprouvée.

—Vous le voulez? dit-il, et je perds votre estime!

—C'est impossible. Vous! avoir manqué aux sentimens d'honneur, de delicatesse! Allons, donc!

—Mon ami, reprit-il d'une voix terrible et en frappant du poing sur la table, puisque vous m'y obligez, je me suis rendu coupable d'un crime.....

Une minute de silence succéda à ces paroles. Ecrasé de surprise, je regardai le comte. Mais lui, loin de baisser les yeux devant les miens qui l'interrogeaient, releva plus haut le front et me dit avec une monotonie terrible:

—Le crime que j'ai commis n'est pas punissable de la loi humaine, mais devant Dieu et ma conscience, c'est un crime. Maintenant, si vous voulez m'écouter, je suis prêt à tout vous dire. La nuit est calme et sereine, le château est hospitalier, les portes sont bien closes, nos gens ne viendront qu'à notre appel, vous avez entendu mes récits. Je vais rappeler mes souvenirs et vous confier l'histoire de ma vie depuis quatre ans. Si je meurs avant vous (ce qui est très probable), vous écrirez ces confidences comme renseignement pour ceux dont le cœur ne serait pas tout à fait perverti par les vices et les travers de la société.

A continuer. JULES DE SAINT-FELIX.

BULLETIN COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS,
Lundi soir, 27 octobre 1862.

Le mouvement a été très faible aujourd'hui. La demande de faiture et de *provisions* est modérée; mais le prix du stock est très ferme. On s'attend à une nouvelle hausse sur les *Sucres* à l'arrivée des premiers canots dès maintenant diminué.— Le marché est dépourvu de sucre et l'approvisionnement de mélasse est extrêmement faible.

COTON.—Il a été de 115 balles à 44 vendu à Pelican hier ou avant hier comme suit: 8 balles à 58 cts, 19 à 54½, 10 à 50, 17 et 25 à 50, 2, 7 et 9 à 51, 1 à 55 et 2 balles de rammées à 30 cts la livre.

MELASSE.—Il en a été reçu un peu, mais la plus grande partie pour l'exportation, disent-il. Il s'est vendu, aujourd'hui 70 barils de excellente mélasse à 42 cts et la moyenne pour 100 barils environ; pour la partie de première mais à 39½ cts en fûts et 40 cts le choix.

SUCRE.—Il n'y a pas presque pas sur le marché, et de premier et de seconde main. Les arrivages de la Lousiane semblent complètement suspendus.

RIZ.—Les *mets* du Nord en détaillé à 5½ à 6 et 6½ cts.

CAFE.—Il ne se vend que de petits lots à 29 cts le Rio, avarié et 30 cts le Javari le Laguayra en bon état. Le stock est très faible.

WHISKY.—Le whisky fait de jusqu'à la fontaine est détaillé à $1 40 et le whisky fait de grains à $1 25 le gallon.

ORAGSE.—La prime en barilles est détaillé à 12 à 12½ cts.

BACON.—Les épaules et les plats-côtés fumés se détaillent à 8 à 10 cts et les jambons fumés au sucre à 15 cts et 17 cts la livre.

MAIS.—En gros, $1. Détail, $1 05 à $1 10 le boisseau.

AVOINE.—En gros, $1. Détail, $1 10 le boisseau.

SON.—$2 50 le 100 livres.

FOIN.—De petites transactions à $61 5 à $62 50 le tonneau de foin du Nord.

FARINE.—Détail, $5 25 à $5 14 le baril de bon extra.

—Vente à Pensacola —200 barils bon extra à 7 50 à 8; 200 sacs maïs à $2 22 et 50 cts et un petit lot d'avoine à 50 cts le boisseau.

LISTE MARITIME.

Port de la Nouvelle-Orléans.

EXPEDIES HIER.

Barque Pamelia, Allen, New York.

ARRIVES HIER.

Goelette anglaise Planet, Chandler, Matamore avec 75 passagers.

Steamboat Louisiana Belle, Alexander de la Côte.

Steamboat Bienville, McQuoid, de Donaldsonville.

Steamboat Empire Parish, Morris, Donaldsonville.

Steamer Lord William, Donaldsonville.

Steamboat Blue, Philden, des Voies.

EXPORTATION.

New York—Par le bateau à vapeur Pamelia—9 boucaults tabac, 24 balles coton, 157 boucaults sucre, 35 balles mousse, 23 barres rondes, 323 barils mélasse, 16 sacs marchandises.

IMPORTATION.

Havane—Par le steamship Cuba—1 colis marchandises, 55 barriques vin à Avendano Bro — 1 colis marchandises à Roca—10 colis et Jacob Barker — 96 barils cigarettes E Trelogrus — 18 do do Rosalie & Bro — 183 colis marchandises G H Holmes—193 barils bière Pratts colis marchandises G H Holmes—271 caisses coutiers Flagg & Vinces—20 do Denis & co—40 do Patjo & Brunson — 6 caisses cigares G Bickenbrath — 1 colis marchandises J Gaurlie — 4 caisses serrures S Fratt—240 étagères Levy & Dieter—1 colis marchandises Munny, Sutton & co—1 do do J H Palm—4 do do G Lewis—3 do do Fernandez & co—1 do do Wm J. Payne—1 balle tabac J L Garcia—10 barriques fruits J Mayer—7 caisses cigares, 1000 do, 2 barils cigarettes, 2 barriques vin, 50 caisses papier, colis marchandises, à ordre.

PRODUITS RECUS

De la Côte—Par le steamboat Louisiana Belle—142 barils oignons, 5 8 Burbank — 46 barils malaga, le M Torrey.

quatre ou cinq milles de *la Blanche*, il arbora le drapeau des Etats-Unis et tira un coup de canon. *La Blanche* hissa le drapeau anglais. Le steamer américain tira alors un [illegible] coup de canon et gouverna de manière à ne pas laisser douter qu'en intention était de barrer le passage à *la Blanche*.

Le capitaine du steamer anglais, convaincu de l'intention hostile du steamer américain, bien qu'il fût dans les eaux espagnoles, crut prudent d'entrer dans le port de Mariamo. Il alla à terre et revint à bord peu après, accompagné du Falcade, seul employé espagnol qui fut dans le port. Le capitaine lui ayant demandé un protection, Falcade arbora le drapeau espagnol à côté du drapeau anglais pour montrer que la *Blanche* était sous la protection des autorités et dans la juridiction de S. M. la reine d'Espagne.

Le steamer américain était également entré dans le port et était venu se placer par le travers de la *Blanche*. Le capitaine de ce dernier steamer, aperçevant deux canots pleins d'hommes armés se diriger vers lui, crut devoir, pour sauver le steamer et son